Kernos

Revue internationale et pluridisciplinaire de religion
grecque antique

11 | 1998
Varia

Jacques FOLLON, Ἀκολουθεῖν τῷ θεῷ (« Suivre la Divinité »). Introduction à l'esprit de la philosophie ancienne

André Motte

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/kernos/1251>

DOI : 10.4000/kernos.1251

ISSN : 2034-7871

Éditeur

Centre international d'étude de la religion grecque antique

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1998

ISSN : 0776-3824

Référence électronique

André Motte, « Jacques FOLLON, Ἀκολουθεῖν τῷ θεῷ (« Suivre la Divinité »). Introduction à l'esprit de la philosophie ancienne », *Kernos* [En ligne], 11 | 1998, mis en ligne le 21 avril 2011, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/kernos/1251> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/kernos.1251>

(« L'archétype »), il s'agit essentiellement d'êtres primordiaux qui assument dans leur être total la coïncidence des opposés à l'origine de toute création. Le mythe de l'androgynie rapporté par Aristophane dans le *Banquet* de Platon, les théogonies orphiques, et des doctrines de la fin de l'Antiquité comme le Gnosticisme, l'Hermétisme ou les Oracles chaldaïques offrent des variations riches et structurées de ces thèmes d'indistinction primordiale. Le second cas (« Le médiateur ») concerne des êtres d'exception qui, comme le devin Tirésias, ont connu successivement les deux sexes. Outre cette transgression d'une opposition naturelle fondamentale, sa fonction médiatrice de devin le conduit à instaurer une communication entre le monde des dieux et celui des hommes, tout comme sa longévité exceptionnelle lui permet de dépasser le clivage jeunesse/vieillesse. Enfin, il conserve la mémoire dans l'au-delà, parmi « les ombres oublieuses » et une version de son mythe connaît sa transformation en souris et donc la subversion d'une autre opposition fondamentale, entre les hommes et les animaux, cette fois. C'est à ces derniers que s'attachent les ultimes réflexions du livre, en une brève évocation du bestiaire lié à Tirésias et à d'autres devins.

Essentiellement descriptif, ce petit livre agréable à lire offre en traduction de nombreux textes dont certains sont bien connus et d'autres beaucoup moins. Il introduit commodément à une série de questions fondamentales de la pensée antique et l'A. y fait œuvre de pédagogue sans rien renier de sa rigueur.

Vinciane Pirenne-Delforge
(Université de Liège)

Jacques FOLLON, *Ἀκολουθεῖν τῷ θεῷ* (« *Suivre la Divinité* »). *Introduction à l'esprit de la philosophie ancienne*, Préface de J. Étienne, Louvain-Paris, Peeters, 1997. 1 vol. 12,5 × 19,5 cm, 227 p. ISBN : 90-6831-873-X.

Cet ouvrage est en fait un abrégé d'histoire de la philosophie ancienne, depuis les origines milésiennes jusqu'à « la philosophie sous l'empire romain : païens et chrétiens », intitulé du chapitre de conclusion qui vise principalement à marquer les différences entre la pensée païenne et la pensée chrétienne. L'A. déborde donc très largement le thème indiqué par la première partie du titre : « Suivre la divinité », thème dont il ne prétend nullement d'ailleurs épuiser l'étude; il en montre seulement la présence continue de Pythagore à Plotin, en passant par Héraclite, Platon, Aristote, les épicuriens et les stoïciens, et il y reconnaît un trait majeur caractérisant l'esprit de la philosophie antique. Celle-ci, en effet, à la différence de ce que représente le plus souvent la philosophie contemporaine, n'est pas qu'une simple discipline intellectuelle; elle est conçue comme un style de vie, un mode d'existence, un *ars vitae*, comme dira Cicéron, voire, pour certains, une véritable voie de salut. Dans une telle perspective, la place faite à la réflexion théologique ne répond pas seulement à des préoccupations spéculatives, mais aussi à une visée pratique : la divinité se donne à l'homme comme un guide à suivre ou un modèle à imiter (*homoiosis theōi*), quelles que soient par ailleurs les nuances dont chaque philosophe peut revêtir cet idéal.

On saura gré à l'auteur d'avoir rappelé, en opposition avec les conceptions modernes, cette orientation essentielle de la philosophie antique, qui se vérifie même chez un Épicure. Pour le reste, l'ouvrage se recommande aussi par un exposé cohérent et particulièrement clair des principales doctrines, lesquelles sont en outre illustrées par de nombreux textes anciens cités en traduction. Il s'agit certes d'un aperçu introductif et qui ne se veut pas un travail d'érudition, mais il n'en rendra pas moins service. On regrettera cependant l'absence d'index, concernant notamment le thème conducteur annoncé; quant à la bibliographie,

elle est très sélective et omet bien des études récentes qui auraient mérité une mention.

André Motte
(Université de Liège)

Marco V. GARCÍA QUINTELA, *El rey melancólico. Antropología de los fragmentos de Heráclito*, Madrid, Taurus Ediciones, 1992. 1 vol. 13,5 × 21 cm, 298 p. ISBN : 84-306-0240-2.

Dans son ouvrage, *Le roi mélancolique*, paru il y a quelques années, l'A. envisage de renouveler la lecture des fragments d'Héraclite en se référant à la fois au caractère difficile du philosophe et à la situation historique d'Éphèse au VI^e siècle, cité qui se trouvait écartelée par suite de la double influence de l'Iran et de la Grèce. Héraclite, c'est le roi « démissionnaire » et qui pourtant demeure bien ancré dans une cité qui se trouve partagée entre l'influence de l'Orient et celle de l'Occident. Héraclite, refusant le métier de législateur, ne renonce pas pour autant à jouer un rôle dans la vie publique. De nombreux témoignages le font voir.

Ainsi, le chapitre que Diogène Laërce a consacré à la vie d'Héraclite (*Vies*, IX) peut servir de fil conducteur; ce n'est pas tant biographie que portrait psychologique, dégageant l'image d'un authentique « héros culturel » éphésien. Toute la première partie du texte de Diogène fait d'abord voir à l'évidence le comportement d'un Héraclite intégré dans les affaires de la cité ionienne. Héraclite dépose son livre dans le temple d'Artémis; c'est sans aucun doute façon de s'insérer dans l'ordre de la cité : plutôt que désir d'anonymat, c'est désir de publicité. Le philosophe se retire dans les montagnes en y pratiquant la diète. Or c'est là étape fondamentale des rites d'initiation des jeunes Éphésiens (STRABON, X, 4, 69; Charles PICARD, *Éphèse et Claros*, Paris, 1922, p. 278). Un jour qu'il s'était mis à l'écart près du temple d'Artémis, les Éphésiens l'aperçoivent avec étonnement jouant aux osselets avec les enfants. « Cela ne vaut-il pas mieux que d'administrer la République avec vous ? » Or Artémis préside aux soins qu'il faut donner aux enfants. Tous ces faits nous présentent un philosophe bien engagé dans les habitudes de sa cité.

L'engagement dans les problèmes de la cité, pense Quintela, c'est aussi bien celui qui se retrouvera plus tard à travers les dialogues de Platon. La conception sociale héraclitéenne se distingue par l'établissement d'une structure pyramidale entre le Un, le Peu, le Beaucoup; c'est le vieux fond de l'idéologie indo-européenne selon lequel la cité d'Héraclite n'est pas sans faire voir quelque analogie avec ce qui sera la cité selon Platon.

L'interprétation historique de l'œuvre d'Héraclite (chap. I à VI) s'achève par une intéressante traduction des fragments d'Héraclite.

Une telle relecture historisante des fragments d'Héraclite se démarque donc d'analyses de type philologique (Bollack et Wismann) ou de type ontologique (Heidegger). M. Quintela, dans le sillage d'auteurs comme P. Vidal-Naquet ou J.-P. Vernant, estime indispensable, pour comprendre une œuvre philosophique, d'être à la fois et historien et philosophe. La théorie de la connaissance d'un auteur et l'analyse des conditions sociales d'une pensée ne peuvent être séparées.

Jean Frère
(Université de Strasbourg)